

## Chapitre III

### DE L'ESPÉRANCE L'AMOUR

#### Introduction

Nous avons vu la dernière fois comment nous devons accepter de mener **le combat des pensées** pour libérer l'amour en nous. Nous avons situé ce combat à l'intérieur de la perspective de l'espérance, d'une espérance aveugle, celle qui accepte de « ne pas voir » (cf. Rm 8, 25). Pour aimer l'autre, il nous faut d'abord nous efforcer de « l'espérer », d'espérer pour lui, d'espérer en « la puissance de Dieu agissant en lui » et capable de faire bien au-delà, infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir » humainement (cf. Ép 3, 20). Avant de porter l'autre dans l'amour, il nous faut le porter dans l'espérance, le voir dans un regard d'espérance. L'espérance nous donne la force de ne pas enfermer l'autre dans nos jugements et, réciproquement, elle exige de nous un effort de purification, de désencombrement de nos pensées jugeantes. Nous allons continuer à réfléchir dans cette perspective de l'espérance qui nous apparaît de plus en plus comme la voie d'accès à un amour proprement divin.

#### 1. Désirer le salut de l'autre

« ... nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement en attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps. Car **notre salut est objet d'espérance** (...) » (cf. Rm 8, 23-24). Dieu répand sa charité divine en nos cœurs selon la mesure de notre espérance et cette espérance est « l'espérance du salut » (1 Th 5,8). Nous espérons le salut, la vie éternelle pour l'autre comme pour nous-mêmes. L'espérance est, en effet, le désir du Royaume vécu dans l'humilité et la confiance. Pour que nous puissions aimer l'autre d'un amour divin dans notre cœur, il faut nous efforcer d'entrer dans cette espérance de son salut : désirer le salut de l'autre pour pouvoir l'aimer en Dieu. Le **désirer humblement, pauvrement**, sachant que, ce salut, nous ne pouvons pas l'opérer nous-mêmes, mais que nous devons l'attendre de Dieu pour lui. Ce n'est pas nous qui pouvons le combler, assurer son bonheur, mais Dieu seul. Aimer l'autre dans l'espérance du salut, c'est s'effacer devant Dieu, c'est **le remettre à Dieu** en pensant que « s'approcher de Dieu est, pour lui, le bien » (cf. Ps 73, 28) car « son Amour vaut mieux que la vie » (cf. Ps 63, 4).

Dans cette perspective, nous pouvons mieux comprendre qu'aimer l'autre d'un amour divin, c'est désirer son bonheur en Dieu, c'est **désirer que l'autre se tourne d'abord vers Dieu pour trouver en Lui son bonheur et non vers nous-mêmes**. Ce n'est pas vouloir faire son bonheur, vouloir le rendre heureux, mais désirer ce bonheur pour lui

en mettant toute notre espérance en Dieu et en Dieu seul. Il y a là, à l'origine de l'amour, un renoncement à soi radical : renoncer à faire soi-même le bonheur de l'autre pour être aimé de lui ou encore pour se prouver à soi-même sa valeur<sup>1</sup>. On comprend ici la profondeur et la beauté de la parole de saint Jean-Baptiste : « Un homme ne peut rien s'attribuer, si cela ne lui a été donné du ciel. Vous-mêmes, vous m'êtes témoins que j'ai dit : "Je ne suis pas, moi, le Christ, mais je suis envoyé devant lui". **Qui a l'épouse est l'époux** ; mais l'ami de l'époux qui se tient là et qui l'entend, est ravi de joie à la voix de l'époux. Telle est ma joie, et elle est complète. **Il faut que lui grandisse et que moi je décroisse** » (Jn 3, 27-30). Se réjouir que l'autre puisse trouver en Dieu son vrai bonheur, se réjouir pour lui, se réjouir de sa joie en « se tenant là » dans l'humilité et la pauvreté du serviteur à la porte de ce mystère qu'est l'union d'une âme à son Seigneur. Passer d'un « vouloir faire le bonheur de l'autre » au désir de son union à Dieu dans le renoncement à la toute puissance.

C'est à l'intérieur de cette espérance que l'amour peut se déployer sous la forme du service, d'un authentique service vécu dans un don désintéressé de soi. Nous servons l'autre à l'intérieur de ce désir de son bonheur véritable. Nous sommes, face à notre prochain, comme **le serviteur et l'ami de l'Époux**<sup>2</sup>, celui qui fait tout ce qu'il peut pour favoriser le bon déroulement des noces. En vérité, au-delà des apparences, **le premier service que nous rendons à l'autre est de le porter dans l'espérance**, même si nous ne faisons rien concrètement pour lui. En le portant dans une espérance divine, pleine de désir, d'humilité et de confiance, **nous le portons à Dieu**, nous le présentons, nous le donnons à Dieu<sup>3</sup>, là où lui-même n'aurait pas la force de se porter lui-même. Nous pouvons garder ici présent à notre esprit l'image de ces hommes

---

<sup>1</sup> Maurice Zundel décrit d'une manière très suggestive jusqu'à quel point de folie et d'aveuglement peut aller la recherche de soi dans l'idolâtrie mutuelle où « l'esprit de possession qui transforme en esclavage tant de passions, où deux êtres **s'enivrent de l'empire absolu qu'ils exercent l'un sur l'autre**, en se prêtant mutuellement le visage de l'unique nécessaire. Mirage merveilleux par où ils se promeuvent sans effort au rang de dieux, savourant l'adoration qui atteste leur gloire d'être fin dernière ; égocentrisme éblouissant qui s'en fait accroire en parlant le langage du don et qui trouve dans l'ivresse des sens la source magique d'une aveugle ferveur : jusqu'à ce que les yeux s'ouvrent et qu'on n'ait plus en face de soi que les limites décevantes d'un être borné qui s'objective maintenant avec la crudité banale d'une chose indifférente. Il n'est pas rare alors de voir succéder à l'« amour », dans le ressentiment d'avoir été dupe, une haine implacable qui prouve trop clairement que l'élan vers l'autre n'était que la projection magnifiée d'un moi nourri de la sève d'autrui ». Après avoir évoqué la « communion opaque où les corps s'affolent d'être étrangers, où les âmes cessent de se connaître », il conclut ainsi sa méditation sur l'esprit de possession : « Étrange figure de l'homme, sans cesse tourmenté par la soif du divin, et qui en arrive à diviniser ses entrailles, à mettre l'absolu dans une secousse nerveuse, s'il ne rencontre un jour dans le silence de son âme attentive, l'altruisme subsistant du premier amour où l'être s'identifie au don. Alors il comprend **l'impureté essentielle de la possession** et de la folie de vouloir enfermer dans les limites de son moi un être qu'une lumière divine seule peut combler » (*Notre Dame de la Sagesse*, Foi vivante, Cerf, Paris 1979, pp. 33-34)

<sup>2</sup> On retrouve ce sens du service des épousailles divines d'une manière explicite chez saint Paul : « J'éprouve à votre égard, en effet, une jalousie divine ; car **je vous ai fiancés à un époux unique, comme une vierge pure à présenter au Christ** » (2 Co 11, 2).

<sup>3</sup> Nous nous inspirons ici d'une expression de saint Maximilien Kolbe selon laquelle aimer l'autre, c'est le donner à Dieu et lui donner Dieu.

portant le paralytique pour le placer au pied du Christ<sup>4</sup>. L'espérance possède une force mystérieusement efficace. Elle se diffuse d'elle-même : **en espérant pour autrui, nous l'entraînons dans l'espérance**, nous l'aidons à tourner son cœur vers Dieu. Autrement dit, en le portant à Dieu dans l'espérance, nous favorisons réellement son union à Dieu, nous laissons le Royaume de Dieu advenir en lui, nous laissons passer Dieu en ouvrant une brèche par notre espérance elle-même.

## 2. La purification de l'amour par l'espérance

En aimant ainsi l'autre pour Dieu, pour qu'il trouve sa joie en Dieu et que Dieu trouve la sienne en lui, nous l'aimons vraiment pour lui-même, pour ce qu'il est en lui-même. **C'est sa personne même que nous désirons en espérance**. Nous l'aimons dans ce qu'elle porte en elle de plus grand, de plus beau, dans son cœur qui la rend capable de Dieu, de « participer à la nature divine » (cf. 2 P 1, 4). C'est ce qu'elle est devant Dieu et pour Dieu, **sa beauté cachée d'enfant et d'épouse de Dieu, cette beauté en germe, en attente, c'est cela qui nous touche** au plus profond de notre cœur et que nous désirons servir<sup>5</sup> comme une réalité très précieuse, infiniment précieuse puisque le Fils de Dieu est mort pour elle<sup>6</sup>, pour qu'elle puisse parvenir à son accomplissement en Dieu. « En ceci consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime de propitiation pour nos péchés. Bien-aimés, **si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres** » (1 Jn 4, 10-11). Nous aimons la personne de l'autre dans la lumière de Dieu, de son mystérieux dessein d'amour sur elle, dans son extraordinaire dignité que ce dessein révèle. Nous nous laissons saisir par la beauté et la profondeur de ce mystère jusqu'à ne plus vivre pour nous-mêmes mais pour le service de ce dessein divin, c'est-à-dire à la fois pour Dieu et pour les autres. On peut comprendre en ce sens les paroles de saint Paul : « ... **je n'attache aucun prix à ma propre vie**, pourvu

---

<sup>4</sup> « Et voici des gens portant sur un lit un homme qui était paralysé, et **ils cherchaient à l'introduire et à le placer devant lui**. Et comme ils ne savaient pas par où l'introduire à cause de la foule, ils montèrent sur le toit et, à travers les tuiles, ils le descendirent avec sa civière, au milieu, devant Jésus. Voyant leur foi, il dit : “Homme, tes péchés te sont remis” » (Lc 5, 18-20).

<sup>5</sup> En ce sens, **la charité a quelque chose de « maternel »**, nous aimons l'autre dans ce qu'il porte en germe, dans sa capacité à devenir pleinement enfant de Dieu, comme une mère peut pressentir la grandeur et la beauté de la vocation de son enfant et désirer le servir même au prix du sacrifice de sa propre vie : « Comme une mère nourrit ses enfants et les entoure de soins, telle était notre tendresse pour vous que nous aurions voulu vous livrer, en même temps que l'Évangile de Dieu, notre propre vie, tant vous nous étiez devenus chers » (cf. 1 Th 2, 7-8). Porter l'autre dans l'espérance et dans l'amour, c'est se rendre capable de « **l'enfanter dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en lui** » (cf. Ga 4, 19).

<sup>6</sup> On peut reprendre ici la perception de Jean-Paul II selon laquelle l'homme « doit, pour ainsi dire, entrer dans le Christ avec tout son être, il doit « s'approprier » et assimiler toute la réalité de l'Incarnation et de la Rédemption pour se retrouver soi-même. S'il laisse ce processus se réaliser profondément en lui, il produit alors des fruits non seulement d'adoration envers Dieu, mais aussi de profond émerveillement pour soi-même. **Quelle valeur doit avoir l'homme aux yeux du Créateur s'il “a mérité d'avoir un tel et un si grand Rédempteur”**, si “Dieu a donné son Fils” afin que lui, l'homme, “ne se perde pas, mais qu'il ait la vie éternelle” ! » (*Le Rédempteur de l'homme*, n° 10).

que je mène à bonne fin ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus : rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu » (Ac 20, 24)<sup>7</sup>.

« **Celui qui a cette espérance en lui se rend pur** comme celui-là (le Fils de Dieu) est pur » (1 Jn 3, 3). Il nous faut résister à l'illusion qui nous guette continuellement et qui consiste à confondre le **don de soi** avec la **générosité humaine**. Le Christ lui-même nous a montré comment nous pouvions « offrir », consciemment ou inconsciemment, « aux yeux des hommes l'apparence de justes » (cf. Mt 23, 28) en nous présentant comme « celui qui donne », qui « se donne », alors qu'en réalité, nous nous recherchons secrètement nous-mêmes : « En tout ils agissent pour se faire remarquer des hommes » (cf. Mt 23, 5). **C'est l'espérance qui nous « rend purs », qui nous fait passer d'un amour humain à un amour divin**. Tant que notre cœur n'est pas entièrement purifié en profondeur, il nous faudra sans cesse demeurer vigilants par rapport à nos relations affectives, à nos besoins conscients ou non de nous attacher les autres, à nos peurs de les perdre. Aimer l'autre pour Dieu, « pour l'amour de Dieu »<sup>8</sup> et non pour nous-mêmes exige alors **un chemin de conversion quotidien** qui passe, à chaque fois, par l'exercice de l'espérance dans le renoncement à nous-mêmes, à nos attachements humains<sup>9</sup>.

« Amen, je vous le dis, nul n'aura laissé maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs, à cause de moi et à cause de l'Évangile, qui **ne reçoive le centuple** dès maintenant, au temps présent, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle » (Mc 10, 29-30). Dieu ne nous demande le renoncement que pour pouvoir nous donner davantage. Si notre amour est assez pur pour renvoyer l'autre à Dieu au lieu de vouloir le retenir pour nous-mêmes, dans cette pureté même s'ouvre l'espace d'une communion nouvelle, de personne à personne, de cœur à cœur. C'est Dieu Lui-même qui unit entre elles les personnes qui s'unissent d'abord à Lui. Il le fait par « sa gloire », c'est-à-dire par son Esprit de Lumière et d'amour : « **Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée afin qu'ils soient un comme nous sommes un** : moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité (...) » (Jn 17, 22).

---

<sup>7</sup> On entre ainsi dans ce que l'on peut appeler **la folie de l'amour**, jusqu'à s'oublier totalement soi-même, y compris dans son propre salut : « ... j'éprouve une grande tristesse et une douleur incessante en mon cœur. Car **je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères**, ceux de ma race selon la chair, eux qui sont Israélites, à qui appartient l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses (...) » (Rm 9, 2-4). Cette « grande tristesse et douleur incessante » naît de la perception de l'incommensurable gâchis que représente la damnation d'une âme.

<sup>8</sup> Selon la définition de la charité que donne le Catéchisme : « La charité est la vertu théologale par laquelle **nous aimons Dieu par-dessus toute chose pour Lui-même, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu** » (CEC, n° 1822).

<sup>9</sup> On peut comprendre en ce sens l'enseignement du Catéchisme selon lequel « La vertu de l'espérance (...) dilate le cœur dans l'attente de la béatitude éternelle » et « **l'élan de l'espérance préserve de l'égoïsme et conduit au bonheur de la charité** » (CEC, n° 1818).

### 3. Prier pour aimer

« Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec constance. Pareillement l'Esprit vient au secours de notre faiblesse ; car nous ne savons que demander pour prier comme il faut ; mais **l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables**, et Celui qui sonde les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit et que son intercession pour les saints correspond aux vues de Dieu. Et nous savons qu'avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien, avec ceux qu'il a appelés selon son dessein » (Rm 8, 25-28). L'espérance s'exprime, se fortifie<sup>10</sup> et devient active par la prière. **Porter l'autre dans l'espérance signifie concrètement le porter dans la prière.** S'il est vrai qu'on reçoit de Dieu pour autant qu'on espère, on peut comprendre ici que la force de notre prière dépend du poids d'espérance qu'elle porte en elle. Le fond de notre prière ne peut être que « le gémissement » de notre âme vers Dieu, vers son Royaume pour nous-mêmes et pour les autres<sup>11</sup>. Et ce gémissement ne peut être, en définitive, que celui de l'Esprit en nous, cet Esprit qui ne cesse de réveiller en nos cœurs le désir de la vie éternelle.

Concrètement, si nous voulons ouvrir notre cœur aux autres, les aimer d'un amour plus pur, il nous faut nous exercer à les prendre d'abord dans notre prière. Et dans cette prière, nous n'avons pas d'abord à demander telle ou telle chose pour l'autre mais à espérer, à désirer son salut. À l'intérieur de ce « gémissement ineffable », nous pouvons exprimer avec la simplicité des enfants, les demandes concrètes qui montent spontanément de notre cœur, tout en gardant conscience que « nous ne savons que demander pour prier comme il faut »<sup>12</sup>. Si, dans notre inquiétude et notre angoisse devant les épreuves, nous persévérons à « chercher d'abord le Royaume de Dieu » (cf. Mt 6, 33), nous en remettant pour le reste entre les mains du Père, nous pouvons être assurés que notre prière est alors unie à celle du Christ : « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse ! » (Lc 22, 42). La volonté du Père, elle est toujours celle du salut et nous savons que la réalisation de ce salut passe par des voies qui « ne sont pas les nôtres » (cf. Is 55, 8). Il sait, en effet, « tout faire concourir au bien », c'est-à-dire au salut, « de ceux qui l'aiment »

---

<sup>10</sup> Selon l'expression du Catéchisme : « Elle (l'espérance) **s'exprime et se nourrit dans la prière**, tout particulièrement dans celle du Pater, résumé de tout ce que l'espérance nous fait désirer » (CEC, n° 1820).

<sup>11</sup> Privée de l'espérance, notre prière risquerait de se réduire à un rite magique qui, comme tel, ne peut toucher le cœur de Dieu.

<sup>12</sup> Pensons aussi que si Dieu ne répond pas immédiatement à nos demandes ou pas de la manière dont nous voudrions, c'est pour que se creuse en nous une espérance plus divine, celle qui laisse place à la venue du Royaume de Dieu en nos cœurs. Comme l'enseigne le Catéchisme citant saint Augustin : « Ne t'afflige pas si tu ne reçois pas immédiatement de Dieu ce que tu Lui demandes ; c'est qu'il veut te faire plus de bien encore par ta persévérance à demeurer avec Lui dans la prière. **Il veut que notre désir s'éprouve dans la prière. Ainsi, Il nous dispose à recevoir ce qu'Il est prêt à nous donner** » (CEC, n° 2737).